

# Lè dou Combi à la dierra

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **33 (1895)**

Heft 34

PDF erstellt am: **11.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-195091>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

instruction suffisante. Aujourd'hui, Paul Laroche était employé de banque et gagnait honorablement sa vie.

Il allait bientôt partir pour son service militaire, mais il avait exprimé à Edmée son vif désir de l'épouser à son retour, — si toutefois elle voulait bien l'attendre...

Cela durait depuis un mois, et M<sup>me</sup> Lambert ignorait encore les entrevues des deux jeunes gens ; or, une après-midi, comme Edmée, l'aiguille en l'air, paraissait toute pensive, sa mère qui, depuis quelques instants, l'observait à la dérobée, lui dit :

— Qu'as-tu donc aujourd'hui, Edmée ?

— Mais... rien... maman.

M<sup>me</sup> Lambert secoua la tête d'un air d'incredulité, et de sa voix tranquille :

— Tu me caches quelque chose, mon enfant ?

— Oh ! maman !... tu sais bien...

— Fi ! la vilaine !

— Eh bien ! dit Edmée, prenant son courage à deux mains, eh bien ! je vais tout te dire... Mais tu ne me gronderas point, n'est-ce pas ?... Te rappelles-tu ce jeune homme avec lequel j'ai dansé le jour de la Fête nationale ?

— Parfaitement ; un garçon bien convenable...

— Oh ! oui ! maman, bien convenable !... Et si doux, si bon !... Eh bien ! ce jeune homme, je l'ai revu...

— Ah ! bah !

— C'est bien mal ce que je vais te dire, mère : il m'aime..., et je crois bien que je l'aime aussi...

— Alors, si tu le crois, j'en suis sûre, moi ! dit la maman Lambert en souriant ; et comment s'appelle-t-il ?

— Paul Laroche.

— Eh bien ! tu diras à M. Paul Laroche de venir déjeuner dimanche avec nous, et si, comme je l'espère, c'est un bon sujet... je ne demande qu'à vous rendre heureux tous deux !

Paul Laroche s'était présenté le dimanche suivant. On avait convenu qu'Edmée l'attendrait jusqu'à son retour du service, et qu'après on ferait le mariage. Et, depuis ce moment jusqu'à son départ pour Brest, où il avait été incorporé dans l'infanterie de marine, il était venu tous les dimanches chez M<sup>me</sup> Lambert.

Quand il avait fallu se séparer, la pauvre Edmée avait bien pleuré ; mais, enfin, elle s'était consolée en pensant que la séparation ne serait pas éternelle, et que son ami reviendrait quand il aurait payé sa dette à la patrie.

Quatre ans de cela !

Et Edmée songeait à toutes ces choses, la veille de ce quatorze juillet ; elle songeait que son Paul devait bientôt revenir, qu'il était là-bas, loin, bien loin, en Extrême-Orient, mais qu'il annonçait son retour à brève échéance dans sa dernière lettre, lettre à l'enveloppe historiée par les multiples cachets de toutes les postes du monde.

S'il allait arriver comme cela un quatorze juillet ?... Oh ! la bonne surprise !... Et la jeune fille jetait un long regard sur la petite cocarde tricolore, épinglée à la muraille, à côté du portrait du bien-aimé.

Comme il serait heureux, le brave Paul, au retour de ces terres lointaines, de revoir son vieux faubourg Saint-Denis, tout guilleret sous ses habits de fête, et, dans le carrefour populeux, le bal, le bal en plein air, où quatre

ans auparavant leur amour naissant avait pris son essor !

Soudain, Edmée tressaillit, ainsi que sa mère. On venait de frapper doucement à la porte. La jeune fille alla ouvrir et se trouva en présence d'un soldat d'infanterie de marine qui, l'air gauche et embarrassé, tortillait entre ses doigts les bords de son képi.

Une bonne figure, ce militaire ! une bonne figure bronzée, hâlée par le grand soleil des tropiques, éclairée par deux yeux noirs dans lesquels semblait flotter quelque chose de triste.

Edmée l'avait fait entrer, et maman Lambert avait offert une chaise ; puis, fixant son regard clairvoyant sur l'uniforme du soldat et sur le numéro du régiment, qui se détachait en laine jaune au col de la tunique :

— A ce que je vois, vous êtes du même régiment que Paul...

— Effectivement, madame, effectivement ! dit le militaire, essuyant du revers de sa manche de grosses gouttes de sueur qui perlaient à son front bruni.

— Et vous nous apportez des nouvelles de lui ?...

— Oui, madame, oui... j'apporte des nouvelles, fit le visiteur d'une voix basse, les yeux fixés à terre...

— Il va bien, au moins, notre cher Paul ?

A cette question, le « marsouin » resta un instant sans répondre ; puis, de l'air d'un homme qui prend un parti décisif :

— Pardonnez-moi, madame... Pardonnez-moi !... Mais je remplis un devoir pénible, et je viens vous demander...

— Quoi donc ? fit Edmée en pâlisant.

— D'avoir du courage, mademoiselle !... Beaucoup de courage... car notre pauvre Paul est...

— Ah ! mon Dieu ! dit la mère, devinant une catastrophe, mon Dieu ! qu'y a-t-il donc ?

— Il y a, répondit le soldat avec des larmes dans les yeux, que Paul, mon frère d'armes, est mort, il y a trois semaines, à bord du transport l'Indo-Chine, en vue des côtes d'Algérie...

Il haletait, sa poitrine se gonflait sous les sanglots, et il se tut, laissant passer l'explosion de douleur provoquée par ses paroles.

Edmée faisait peine à voir. La pauvre enfant défaillait, écrasée par ce coup de foudre. Et sa mère l'étreignait, cherchant à la consoler par de douces paroles.

Cette scène poignante dura quelques instants.

Enfin, maman Lambert demanda des détails :

— Voilà comment le malheur est arrivé, racontait le militaire... Paul a pris les fièvres, là-bas, en Annam... Il a été alité pendant la traversée, et j'ai presque toujours été auprès de lui... Il parlait continuellement de vous, mademoiselle Edmée, et son plus grand bonheur, c'était de rester pendant de longues heures à regarder un petit portrait, — le vôtre, — et une cocarde tricolore qu'il embrassait comme un enfant... Ah ! vous pouvez être certaine d'avoir été bien aimée, mademoiselle !... Quand le dernier moment est arrivé, Paul m'a fait appeler par l'aumônier du bord et m'a dit : — « Fragerolles, tu es mon ami, mon frère d'armes ; donne-moi ta main et promets-moi de faire ce que je te demanderai... » — « C'est fait d'avance, mon vieux ! foi de marsouin ! » ai-je répondu. — « Bien !...

Merci... Dès ton arrivée à Paris, tu t'en ira au numéro 26 du Faubourg-Saint-Denis, tu monteras au cinquième étage, et tu demanderas M<sup>me</sup> Lambert... Tu lui conteras le malheur... le plus doucement possible... ainsi qu'à sa fille... de façon à ne pas leur faire trop de peine... Et puis tu donneras à mademoiselle Edmée cette petite cocarde tricolore, comme dernier souvenir de son ami. »

Fouillant dans la poche de sa tunique, le soldat en avait tiré la cocarde fanée, jaunie par le temps ; il tendit alors cette relique à Edmée, en laissant tomber ces mots d'une voix grave :

— Voici, mademoiselle... J'accomplis ma promesse... Paul a ajouté ceci : — « En remettant ceci à M<sup>me</sup> Edmée, tu lui diras : Paul Laroche m'a chargé de vous apporter, à vous et à votre mère, le dernier baiser d'un mourant... » — Ma tâche est remplie à présent... pauvres femmes !... Ah ! croyez bien que j'aurais mieux aimé laisser là-bas, dans la brousse, ma peau trouée par les pirates du Fleuve-Rouge que d'avoir pareille chose à vous annoncer !...

Il essayait de sa main les larmes qui coulaient sur ses joues.

— Maintenant, dit-il, voulez-vous me permettre de vous embrasser au nom de notre pauvre ami ?

Et dans une même étreinte, il unit la mère et la fille.

Au dehors, les premiers pétards de la Fête nationale préluadaient aux réjouissances populaires, et la pauvre Edmée, brisée, anéantie, contemplait avec ses grands yeux doux, noyés de pleurs, la petite cocarde tricolore...

Auguste FAURE.

### Lè dou Combi à la dierra.

Vo z'ài binsu z'ao z'u oïu parlâ dé clia dierra dè Filemergue, eintrè lè z'inguenôts et lè catholiquo, que c'étâi onco onna rude folèrà. On sè tapàvè, soïdisant, po lo bon Dieu, et portant lo bon Dieu no dit dein la biblia qu'on dussè s'amâ lè z'ons lè z'autro et na pas sè càhi et sè trevouni ; mà que volliâi-vo ! y'a tant d'hommo que sè crayont d'eïn savâi mé què li. Enfin, faut bin espèrà que clliào trevouniè po la religion ont botsi po adé.

Don à clia dierra dè Filemergue, iò lo bravo majo Davet coumandâvè lo bataillon 9, on lâi tapàvè dru. Dou Combi, que lâi sè trovàvont, sè tapàvont coumeint dâi diablo ; mà tot per on coup, ion dè clliào coo, qu'étâi dâi Tserbounàirès, sè trovâ désarmâ. On gros fretâi dè pè lo canton de Schewytse, vègnâi dè lâi astiquâ on coup dè crosse su son vet-treli, que lo pétâiru tseze perque bas. Ma fâi lo gaillâ, furieux, que vayâi que l'autro l'allâvè einfatâ avoué sa bayonetta, sè cratchè su les mans, châtôt dessus et l'eimpougnè à la brachâ. Mâ, ma fâi, l'eut bio einradzi, dut bastâ, kâ l'autro, qu'étâi on gros patapoufe et qu'étâi foo que n'or, l'étâi lè quatre fâi ein l'air, que lo pourro Combi sè trovâ coumeint onna rata dein lè pattès d'on tsat.

— Dâvi! se criè à son camerâdo que ferraillivè decoutè.

— Et quiet, Gabriet?

— As-tou tserdzi?

— Oï.

— Eh bin, débarasse-mè vâi dè clia pouta bite.

Dâvi, que n'avâi pas fé atteinchon à cein qu'étâi arrevâ à se n'ami Gabriet, sè revirè, et quand lo vâi dézo, sè met ein jou, ein tsouyeint dè ne pas estraupiâ son camerâdo, merè, tirè lo gatollion et rraaaaao!... lo gros ermailli rebedoulè, éterti. Adon Gabriet sè relâivè, sè séco on bocon, ramassè son crouion et sè remet à pètarâ.

**Service de table.** — On vient de nous adresser, dit le *Salon de la Mode*, quelques questions à propos du pliage des serviettes pour diners de cérémonie. Plusieurs de nos abonnés restent perplexes devant ce point d'interrogation: Plie-t-on encore les serviettes d'une façon compliquée, oui ou non?

Eh bien, non; on ne torsionne plus le linge en des pliures savantes, dont le premier inconvénient était de les ternir. Et puis cela sentait trop le restaurant de second et même de troisième ordre. La mode a définitivement abandonné les éventails, les bateaux, les chapeaux, les fleurs de lys, etc., pour se contenter de la simple pliure du repassage, mettant bien en évidence le chiffre dans lequel on apporte, par contre, tout le luxe de broderie possible.

Les serviettes doivent être calandrées, moelleuses; car trop raides, comme cela se produit si souvent, elles glissent des mains et sont d'un maniement insupportable.

L'ancienne manière française, qui comportait la double assiette, le couvert à droite, les verres à la file et par rang de taille, est abandonnée. A présent l'unique assiette porte la serviette. Le petit pain ne s'y cache pas; c'est le domestique qui le passe pendant que l'on dessert le potage. Si le potage est servi d'avance, la serviette se place à gauche, sur le menu. A gauche encore de l'assiette est la fourchette; à droite, le couteau appuyé sur le support de cristal ou d'argent; la cuiller est à côté. Lorsqu'il y a plus de trois verres, on les groupe par quatre formant amphithéâtre.

#### Recettes.

*Moyen de reconnaître si le café en poudre contient de la chicorée.* — Si on projette le café en poudre à la surface d'un verre plein d'eau, il doit rester à la surface. Lorsqu'il va au fond, c'est qu'il contient de la chicorée et que celle-ci absorbant l'eau immédiatement est entraînée de suite en répandant une couleur jaune dans le liquide; le café ne va au fond qu'après un temps assez long.

Si on examine la poudre mouillée qui se

trouve dans le verre, on voit que celle du café a conservé sa résistance, tandis que celle de la chicorée est molle.

**Confiture de mirabelles.** — La confiture de mirabelles est une des meilleures, quand on la prépare avec soin. Ouvrez quatre kilogrammes de belles mirabelles de jardin bien mûres et fraîchement cueillies. Mettez dans la bassine en cuivre trois kilogrammes de beau sucre concassé avec trois verres d'eau; quand le sucre est fondu, jetez dedans les mirabelles et faites cuire très doucement, en remuant le moins possible, et seulement pour que le fruit ne s'attache pas au fond de la bassine. Après une petite heure, la cuisson doit être terminée, le fruit entier est transparent. On peut, au dernier moment, mettre des noyaux pelés dans cette confiture.

**Conservation du bouillon** — Chacun sait quelle est la difficulté, pendant l'été, de conserver le bouillon; non seulement il faut le faire bouillir à plusieurs reprises, ce qui en diminue la quantité, mais malgré ce moyen, on n'y parvient pas toujours.

Donc, nous conseillons de plonger, pendant l'opération de l'ébullition, un morceau de charbon de bois et de le faire bouillir avec le bouillon dans lequel on le laissera séjourner.

Avec ce moyen si simple, on gardera le bouillon plusieurs jours pendant les grandes chaleurs.

#### Boutades.

Une diseuse de bonne aventure, qui exploitait depuis longtemps la crédulité de nombreux Parisiens, recevait dernièrement la visite d'un personnage qui lui demanda une consultation d'extra-lucidité.

Le prix de l'opération fut fixé à dix francs pour une petite séance.

— Commençons par la petite séance, dit le visiteur en tendant sa main gauche, et si vous me dites des choses dont je puisse apprécier l'exactitude, nous verrons à nous entendre pour obtenir plus de détails.

La séance commença. La diseuse de bonne aventure raconta à son client qu'il était capitaine retraité, qu'il avait eu des chagrins et des revers dans son existence, mais que l'horoscope prédisait un avenir des plus brillants, une longue et heureuse vieillesse, etc., etc.

— Je vois, en effet, madame, reprit alors le pseudo-capitaine, que vous avez un certain talent; mais je constate également que vous n'avez pas « vu » à qui vous vous adressiez: je suis le commissaire de police du quartier de la Madeleine, et je vous dresse une contravention!

Le petit vicomte est plein de cynisme. Il vient de convoler en secondes noces avec une jeune et riche héritière.

— Ma femme est affreuse, disait-il l'autre jour, je le reconnais... Mais elle m'a apporté un million d'indemnité!

Au musée du Louvre.

Une jeune fille est en train de copier un tableau quelconque.

Un gros monsieur, qui contemple son travail, séduit par la gentillesse ou le talent de l'artiste, lui dit en ôtant son chapeau:

— Oh! mademoiselle, je vous en prie, peignez-moi...

— Impossible, monsieur, vous êtes trop chauve!

Entendu l'autre jour dans la salle de lecture d'un hôtel de Lausanne:

Un Anglais et une jeune demoiselle de la Suisse française causent des difficultés qu'on rencontre dans l'étude de certaines langues.

— Je trouve l'anglais fort difficile à apprendre, dit la jeune fille, surtout en ce qui concerne la prononciation. Ainsi vous écrivez Shakspeare et vous prononcez *Cheexpire!*...

— Aoh! fait l'Anglais, le français il été encor plliou difficile: Vous écrivez élastique et vous prononcez *caoutchouc!*

Un inutile fort inconnu, très désireux de mettre quelque chose sur ses cartes de visites, au-dessous de son nom, a imaginé d'y faire graver:

X...

Membre du suffrage universel.

Guibollard a reçu une gifle.

— Et tu l'as rendue! lui dit Calino.

— Si je l'ai rendue! si je l'ai rendue! Pas du tout, il m'en aurait donné une autre et ça n'aurait jamais fini.

— Un caporal n'est pas un homme, disait un soldat à un caporal de sa compagnie.

— Comment, insolent, dit le chef, je vais te montrer à l'instant si je suis un homme!

— Inutile de prendre cette peine. Est-ce que notre lieutenant ne dit pas chaque jour à l'exercice: « Allons, par ici, quatre hommes et un caporal. » Vous voyez bien, par conséquent, que les caporaux ne sont pas des hommes.

#### SOUSCRIPTION

du « **Conteur Vaudois** » en faveur du **Monument Ruchonnet**.

M. J. DURUSSEL, notaire, Lausanne . . . . .	Fr. 5 —
M. J. DURUSSEL, géomètre breveté, Lausanne . . . . .	» 5 —
M. L. MONNET, rédacteur, Lausanne . . . . .	» 5 —
M. DESARZENS, stagiaire. . . . .	» 2 —

Total Fr. 17 —

L. MONNET.